

La mort de Sartre

André Brochu

Volume 22, Number 5 (131), September–October 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29915ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brochu, A. (1980). La mort de Sartre. *Liberté*, 22(5), 104–106.

Événements

ANDRÉ BROCHU

La mort de Sartre

Sartre est mort, à soixante-quinze ans. Sa mort était très attendue : depuis dix ans, quinze ans, on la disait pour demain. Et il était presque scandaleux que Sartre vécût, comme tout le monde, devînt âgé et ne cessât pas d'être lui-même, c'est-à-dire un penseur extraordinairement libre — ce qui, bien entendu, est de mise quand on est le grand théoricien de la liberté en ce siècle, mais ne vas pas pour autant de soi : les désaccords entre la théorie et la pratique sont monnaie courante, chez les philosophes comme ailleurs. Sartre, lui, prêchait d'exemple, et d'ailleurs ne prêchait pas, incapable qu'il fut toujours de faire violence aux situations en formulant des règles de morale, générales et abstraites par définition. En cela, Sartre est resté le phénoménologue des débuts. Quand il demandait aux écrivains de s'engager, il ne le faisait pas au nom de principes éternels mais parce que les situations transformaient le refus même de s'engager en engagement. La préoccupation éthique se confondait dès lors avec l'intelligence du réel — un réel saisi d'abord dans sa dimension historique et politique.

Cet homme libre, qui pendant vingt ans a rempli la France, le monde même de son nom, quand la mode se fut détournée de lui, a été jugé soudain vieux, prématurément. De là l'étonnement qu'il s'entêtât à vivre. La vieillesse, pour le petit-bourgeois, est le contraire même de la liberté puisque la vie est son bien le plus précieux ; et on s'enchantait de voir le penseur qui, dans ses grandes oeuvres, affirmait la liberté radicale de l'homme, soumis aux contraintes d'une condition humaine perçue comme une nature. Comme on s'est frotté les mains d'aise, quand Simone de Beauvoir confia le sentiment d'avoir été « flouée » : seule la Nature peut faire ça ! Et derrière la Nature, il y a toujours Dieu. On n'a pas manqué de ressusciter le vieux mot d'esprit, quand Sartre fut mort : « Dieu est mort. Signé : Sartre. — Sartre est mort. Signé : Dieu. »

Ce que Sartre fut, pour moi et pour plusieurs de ma génération, c'est justement l'affirmation déraisonnable et exaltante des pouvoirs de l'homme. Pendant cette brève période du début des années soixante où nous avons pu croire, intellectuels d'un Québec en mutation, que nous étions les sujets de l'histoire et qu'il n'en tenait qu'à nous de construire une société à la mesure de nos aspirations, le discours philosophique de Sartre fut notre inspiration.

D'abord, il prenait le contrepied de la métaphysique essentialiste que nos professeurs, thomistes par obligation, nous avaient inculquée. En posant le primat de l'existence sur l'essence, de l'élan vers le monde sur le sens, il faisait de chacun son propre créateur et le responsable de sa destinée. Ce message optimiste, qu'équilibrait curieusement l'affirmation d'un désespoir fondamental — on n'espérait plus en la Transcendance, en l'Au-Delà — reflétait sans doute la situation de l'Européen après une guerre qui n'avait laissé derrière elle que des ruines, et l'obligation de tout rebâtir. Cette obligation existait aussi au Québec en 1960, après vingt ans de duplessisme et deux cents ans d'occupation coloniale.

En puis Sartre, de tous les intellectuels français, était le plus proche d'un Fanon et d'un Memmi, qui nous indiquaient la seule voie politique possible.

Cela dit, je dois reconnaître que tout un pan de cette pensée immense m'échappait passablement : c'est celui que Sartre a édifié à partir de 1952, en relation étroite avec le marxisme. La pensée matérialiste n'a commencé à se populariser vraiment au Québec qu'au début des années soixante-dix. Jusque-là, rares étaient ceux qui s'y intéressaient vraiment, sans doute parce que le Québec sortait à peine de l'âge pré-industriel. Les conditions favorables au développement d'une conscience prolétarienne, assise de tout mouvement marxiste valable, n'existaient guère, et n'existent peut-être pas encore aujourd'hui, le secteur secondaire (industriel) restant assez peu développé.

Etre sartrien a été une façon, pour plusieurs (et je suis du nombre) de pratiquer l'idéalisme tout en s'intéressant à l'histoire, à une époque où les intellectuels avaient le vent dans les voiles et croyaient pouvoir humaniser la société. Depuis, le « pratico-inerte » a marqué des points, bien relayé au plan idéologique par le structuralisme qui, comme on sait, remet l'homme à sa place : nulle part. Le temps des grandes totalisations, fondées sur le postulat de la centralité du projet humain, est passé. Reste le champ éclaté des spécialités et des surspécialités, qui sont affaire de savoir discontinu, non plus d'intellection. On en est encore là aujourd'hui, à regretter le Sens ou à le contester, souvent les deux ensemble. Au moment de sa mort, on commence à faire retour à Sartre bien qu'on ne sache guère encore comment faire retour à lui, depuis la multiplicité des signes réduits à leur face de signifiants.

Parmi ces signes, il en est un, la mort de Sartre, qui prend tout de même valeur de symbole. Avec cette grande intelligence (si loin de tout intellectualisme), c'est encore un peu notre liberté qui s'en va. Quand, comment la ressusciterons-nous ?